

CONTE A REBOURS N05

Léoline

Eve-Ange Specht

10 avril 2020

Il y a une photo.

Mais je ne sais plus, qui est dessus ?





Chapitres

Prologue

I.	4
II.	12
III.	21
IV.	28
V.	36
VI.	41
VII.	48

Épilogue

Demain RDV

14h

Route N27

on (EN)

Route Eng

BOÎTE
CODÉ LETTRES
AVT 2067005

- Envoyer lettre
au 243 chaussée
de la Hulpe

- Bre 104 AB
avn' du Port 86C,

Brachettes
x3

- Appeler pour
Fête



06 22 86

38 21

Recherche sur le Thon Noie

Il nous noirs
= déniglements

~~Attacher~~
~~la montre~~

Alain voir
Paulin Tapieo

- Albainville
SS01

ADRESSE,

LE BLOG

Prologue

L'année 2020 fut bien étrange et, de façon assez cocasse, le plus étrange a peut-être été la découverte de ces écrits, retranscrits, triés et reliés par Eve-Ange Specht.

Le récit étant accompagné d'un travail photographique numérique important, mais endommagé, les images ont été restaurées et reproduites afin de les rendre plus lisibles. Ainsi ont-elles pu être imprimées et mises en relation avec les textes.

Une étude plus précise montre que certaines images utilisées ont été générées par une intelligence artificielle de réseaux antagonistes génératifs (Generative adversarial networks).

La série de photomontages révéla la mise en scène d'une seule et même personne dans différents agencements.

I.

Je suis allée en voiture jusqu'à l'entrée du village et je me suis garée en face d'une église.

L'endroit est désert, il est treize heures un mercredi d'avril. Il y a un petit vent frais. Je suis venue seule car Hugo n'a pas voulu m'accompagner, il est sûrement en train de dessiner à la maison. Je regarde mes notes et me rends à l'adresse indiquée :

« 2 rue du Chêne, Albainville 55001. »

Je dois y rencontrer un certain Paulin Tapiro. On s'est déjà beaucoup parlé en ligne mais je suis quand même inquiète. Il m'avait expliqué vivre dans cet endroit depuis sa naissance et m'en avait raconté les étranges événements.



Je suis nerveuse, mon cœur bat assez fort à l'idée de le rencontrer, j'espère ne pas être tombée sur un connard ou pire, un gang entier de mecs qui manipulent les autrices un peu naïves sur les réseaux et qui les mettent en cave ! Avec du fromage et du vin, c'est plutôt pas mal ... haha !

Ça aurait été plus facile avec Hugo. Il avait même fini par proposer, à contre cœur, de venir, mais par fierté j'ai dit bien fort que je pouvais le faire seule.

Mais qu'est-ce qui m'a pris ! Voilà dix bonnes minutes que je me trouve à l'entrée du jardin en train de relire les derniers messages de Paulin quand j'entends une voix.

Je vois sortir de la maison un grand bonhomme. Il a de larges épaules, du bide et une bonne tête. Il me demande si je suis bien Léoline et s'approche pour m'accueillir. Il a de bonnes manières et sa sympathie se fait ressentir, je suis tout de suite rassurée et même exaltée à l'idée de dire à Hugo qu'il a bien fait de rester sur son canapé.

Chez Paulin c'est très beau. Je m'assois à la table à manger et Paulin m'amène une tasse d'eau chaude dans un joli mug en forme de vache. Je t'aime Paulin, c'est quoi ce mug trop mignon pour un mec barbu qui mesure un mètre quatre-vingt-dix. Je dois choisir donc entre un sachet de thé ou de café instantané, je choisis le thé bien-sûr.

Nous commençons à faire connaissance, puis dérivons comme toujours sur le paranormal.

« Vous voyez, je n'y crois pas du tout. »
commence Paulin.

« J'ai toujours écouté les histoires des autres avec un œil assez critique, pas méchamment hein ! C'est juste que certaines histoires me semblent souvent liées à quelques bonnes bières, une déprime ou une mauvaise nuit. ».

Pour l'instant, je suis d'accord avec Paulin. Je bois une gorgée dans Michelette (c'est comme ça que j'ai appelé la tasse vache) et je continue d'écouter l'histoire de mon cher Paulin.

« Mais voilà, ça fait quelque temps qu'il se passe des trucs un peu bizarres par ici ... Et je dois avouer que je ne suis plus serein, vous voyez, il y a peu de temps, je me suis fait une ... amie qui habite à quelques kilomètres d'ici et cela fait plusieurs fois que je passe la voir. »

Jusqu'ici rien d'anormal, je suis même contente pour Paulin. Go Paulin !

« Et ça fait deux ou trois fois que je passe la nuit, à mon retour, j'ai toujours un sentiment étrange. Ce n'est pas ce que vous pensez ! Quand je passe la frontière de la ville, je constate un dérèglement. »

Il sort alors deux montres qu'il pose sur la table.

« Ça dérègle vos montres ? »

« Non, pas du tout, vous voyez je suis comme cette montre. »

Ah super, il est fou, cool, génial.

« Mon intérieur est un mécanisme subtil et à chaque fois mon intérieur n'est pas juste réarrangé mais aussi transformé. »

C'est super cool, je dois dire quoi là ...

« Ah oui, je vois transformé ... et donc le rapport avec les montres ? »

« Je vois bien que vous ne me comprenez pas mademoiselle. Si je change toutes les pièces, est-ce toujours la même montre ? »

« Tu as l'impression d'avoir changé. »

« De manière très fondamentale. C'est comme si j'attendais que l'extérieur rattrape l'intérieur. »

Nous regardions l'aiguille tourner dans le cadran. Le temps passe vite, ou bien ce moment est interminable. L'histoire de Paulin n'est pas complète. Il a changé, oui, mais cela ne constitue pas en soi un acte surnaturel ? Pourquoi m'avoir fait venir jusqu'ici pour poser ce genre de question philosophique ?

Mais zut, qu'est-ce qu'il avait dit déjà ?

II.

Je n'ai pas de souvenirs de mes quinze à seize ans. J'ai retrouvé une photo mais j'étais incapable de dire quand, où, ni pourquoi, elle a été prise. J'ai interrogé mes proches mais je n'ai jamais eu de réponse satisfaisante.

« Sûrement avec une amie du Lycée. »
« C'est pas ta première copine ? »
« Choupie, à cette époque tu sais tu faisais beaucoup de choses. C'est sûrement une camarade de classe, c'est normal d'oublier ces choses-là. »

Mais moi, je sais. Je sais que cette année a disparu. Je sais qu'elle existe quelque part.

Et si je trouvais qui et où !



Mais ne vous inquiétez pas. Hugo est là pour me filer un coup de main. C'est un valeureux et magnifique, beau, intelligent, fidèle ami, qui va passer le week-end avec moi pour faire des recherches internet !!!

Merci Hugo mon Besttaaaa ! <333

Lui aussi, il a des années disparues, mais ça n'a pas l'air de le déranger. Il sait qui il est maintenant et cela lui suffit. Par chance, il est quelqu'un qui s'y connaît bien en informatique et qui va pouvoir m'aider ce week-end. Par chance, il est sûr de lui et vit dans le présent.

Et par chance, je fais d'excellentes chouquettes au fromage qui sont idéales pour acheter les services de gens bizarres qui savent qui ils sont et ne sont pas obsédés par les parcelles d'eux-mêmes sacrifiées aux dieux miséricordieux de l'espace-temps.

« Yéoyine (il n'y a que Hugo pour m'appeler Yéoyine, mais je lui pardonne par ce qu'il n'y a que moi pour lui donner son petit surnom favori)

« Oui gros Prout ? »

« Viens voir deux secondes. »

Sur son écran, il y a la fameuse photo du temps perdu. Enfin, la photo où je ne me souviens de rien, vous vous souvenez ?

« J'ai fait une recherche sur le fond de la photo et je pense avoir retrouvé l'endroit. Tu vois ce vieux magasin de coiffeur. »

« On dit coiffeur, pas magasin de coiffeur. »

« Tu vois ce MAGASIN DE COIFFEUR YEOYINE ? ou bien je dois arrêter de t'aider ? »

« Oh oui, belle devanture ils doivent faire de bons coiffeurs. »

« Il est situé ici : Rue des Alliés 28, Charleroi 6044. »

Le nom du coiffeur était très nul, j'arrive pas à croire qu'il existe vraiment au Rue des Alliés 28, Charleroi 6044 et qu'on peut aller voir le nom de ce coiffeur sur Google Maps en faisant un copier-coller.

« Il est à proximité d'un lycée, le lycée Bouffon. Je suis allé faire un tour dans leurs anciens élèves, et devine quoi ! ? »

« C'est là qu'est allé M. Triboulet ? »

« Encore mieux, c'est là qu'est allée Élodine Bruskepute. »

Incroyable Élodine Bruskepute, élève de quatrième du lycée Bouffon. Voleuse de face ! C'est ma tête !

« C'est moi ? »

« Je pense que oui. Je ne sais pas pourquoi tu as changé de nom mais je pense que c'est bien toi. »

« Je m'appelle Léoline Pardedrogue je comprends pourquoi. »

« Ah oui, Bruskepute c'est beaucoup plus classe. »

« Hugo comment tu t'appelais avant Hugo ? »

« Élodine, elle tenait un blog. Et je t'avoue, c'est une pépite. »

« Il faut absolument que tu me le montres ! »

« Il faut absolument que j'aie une chouquette au fromage ! »

Je sprinte à la cuisine chercher la piètre offrande pour mon bienfaiteur. Je ne sais pas comment il a retrouvé un blog mal entretenu d'une ado de quinze ans qui a changé de nom.

Le blog s'appelle ...

« kissalamouraattentionbabylove.net »

C'était une sorte de journal intime public avec photos et GIFs à paillettes. Dessus, je m'appelais Nilo3L (Léoline à l'envers) et il n'y avait qu'une seule photo de moi ; la photo du temps perdu (souvenez-vous c'est le nom que vous aviez choisi pour désigner cette photo de manière efficace sans avoir à surcharger le texte de détails inutiles).

En lisant le blog, j'ai un sentiment étrange. Je n'arrive pas à croire que c'est moi, je ne me reconnais pas. Je ne doute pas de la capacité de récolte d'information d'Hugo (à peu près équivalente à sa capacité à ingurgiter des chouquettes au fromage).

Mais se serait-il trompé ?

« Regarde Yéoyine ! Regarde ! T'as fait un photomontage de Keen'V !! Oh Mon Dieu ! T'as fait une AMV de Tokyo Ghoul sur une chanson de Halsey ! »

« Hugo ... T'es sûr que c'est moi qui ai fait tout ça ? »

« Maintenant t'as honte ? »

« Non, aucun rapport (bon si, quand même, mais je ne vais pas lui dire) mais tu penses pas que ça pourrait être quelqu'un qui fait semblant d'être moi par exemple ? »

« Je n'y avais pas pensé. Mais je ne vois pas pourquoi quelqu'un ferait ça. »

III.

Hugo a dégueulassé sa dernière chemise avec les chouquettes. Des traces d'huile partout sur le décor hawaïen. Il me fait peur des fois. Je vide mes poches avant de mettre ma robe dans la machine.

Je tombe sur un papier.

« 2 rue du Chêne, Albainville 55001. »

Je tombe aussi sur un vieux mouchoir. J'ai failli ruiner tout un tambour dis donc.

Je vais dans le salon et Hugo est en train de comater sur le canapé. Je me fais un thé et je m'assieds à côté de lui, ordinateur à la main, prête à faire plus de recherches sur Albainville.

Je ne sais pas du tout ce que fait ce papier, là. Il est tout fripé et je reconnais mon écriture.



Hugo se réveille et sort une sorte de grognement. Je le regarde avec amour et dégoût. Ses yeux sont rouges et gonflés, je ne sais pas de quelle substance il a abusé aujourd'hui encore. Il lance un regard vers ma tasse de thé, et je ne saurais pas le dire autrement, il me klaxonne dessus avec un genre de grincement vocal.

« _EEEEEEEEEEEEEEEEEEEEHHHHH »

« Quoi ? »

« Mais tu bois ça, genre, tous les jours ? »

Je prends ma tasse et rien ne me semble anormal.

Hugo laisse tomber sa tête lourdement sur un coussin. Je n'y pense pas à deux fois, je bois une gorgée et je commence à écrire.

22 avril

La recherche de mon passé continue. J'ai retrouvé un vieux blog qui pourrait contenir des informations très pertinentes.

Soudainement je ressens une douleur diffuse dans mon front. J'ai aussi trouvé un papier.

Un papier avec une adresse ! Encore une. Le mal de tête est plus intense. Je tends ma main vers la tasse de thé, mais le mal de tête est trop intense. La tasse se renverse. Un souvenir me revient. Je m'écroule et le thé s'écoule dans un long goutte à goutte.

C'est Hugo qui me réveille. Il pose sa main sur mon épaule. Je suis encore étourdie. Je l'entends me dire quelque chose.

« J'ai jeté tout ton thé. »

« Pardon ? »

« Je suis déjà passé par là. Crois-moi, tu t'avances vers un puit sans fond. »

« Ah bon, moi qui croyais être dans le salon. »

« Je suis sérieux. »

Je le regarde et je suis étonnée qu'il soit autant inquiet. Je pensais qu'il se serait habitué à mes malaises vagues.

« Je vais bien, ce n'est rien. C'est la fatigue. »

Hugo vient s'asseoir près de moi.

« Tu sais, j'ai déjà été fatigué, comme toi. »

C'est rare d'entendre Hugo parler de lui. Je me servais bien une tasse.

« Et des fois, j'étais fatigué d'être fatigué. Vivre, c'est dur. Des fois, c'est impossible. J'avais énormément de mal à habiter mon corps. Je ne voulais plus sentir ses craquements, ses bruits. Je ne voulais plus sentir ma peau et les cicatrices qui l'habillent. »

Je rêve ou il a bien dit qu'il avait jeté mon thé ?

« Alors j'ai voulu échapper à mon corps. Tu pouvais me filer à peu près n'importe quoi. N'importe quoi qui rendrait ce monde plus doux. Je ne cherche pas à te faire la morale, d'ailleurs, je pense que c'est très bien de se droguer, des fois, c'est nécessaire. Mais ce n'est pas durable. »

« Je rêve ou t'as jeté mon thé ? »

« Oui. »

« Je ne t'ai jamais demandé de changer quoi que ce soit. Je ne viens jamais te voir pour te dire comment vivre. »

Je me lève et je vais voir dans la poubelle. Espèce de merde, il a recouvert ça avec de l'huile et de la cendre. Je n'arrive pas à y croire. Je n'arrive plus à penser, je regarde juste la poubelle. J'ai les larmes aux yeux. Ce n'était pas à lui de faire ça. Mon mal de tête résonne encore derrière mes yeux. Je sens une espèce de nausée. Des images traversent ma tête comme des flashes lumineux qui se font échos. Tout résonne. La nausée est plus forte. Je vais vers les toilettes. C'est sérieux, quand est-ce que c'est devenu aussi sérieux ? Une douleur aiguë me traverse le crâne. J'ai mal, je me mets à pleurer au-dessus de l'évier. J'entends une voix.

« Élodine chérie »

« Maman ? »

Mais d'ailleurs, qui est ... ma ... Je ...

IV.

Ça va faire deux jours que j'ai arrêté de boire ce thé. C'est étrange je ne me rendais vraiment pas compte qu'il avait cet effet sur moi. Je suis un peu gênée vis-à-vis d'Hugo. C'est lui qui m'a ramassée. Il est parti hier, je ne sais pas quand est-ce qu'il reviendra. Je crois qu'il regrette de m'avoir aidée. S'il n'avait pas abîmé les feuilles, j'aurais au moins pu regarder quel genre de plante c'était.

Un frisson parcourt mon dos. Je ne les aurais certainement pas examinées, je ne sais pas qui je crois tromper. Je me remets à pleurer. Accrochez-vous je pleure beaucoup ces temps-ci.

Le monde est devenu bien plus gris. Il ressemble un peu au teint du prince Philippe ; rempli d'une vie brinquebalante qui boîte vainement pour fuir l'entropie.*

* Cette phrase a été écrite avant sa mort, paix à son âme.



24 avril

Le thé que je buvais n'était pas normal. Il semble avoir eu un effet sur ma mémoire et être en partie la cause de mes maux de crâne. Cela fait deux jours que je n'en ai pas bu et mon corps s'habitue au manque. Je me suis distraite pour ne pas penser à la douleur. J'ai récupéré toutes les informations sur mon passé que j'avais collectionnées jusqu'ici. J'ai mis dans une pochette la photo du temps perdu, l'adresse à Albainville, des captures d'écrans du blog internet. J'ai retrouvé des éléments plus vieux encore, des numéros de téléphones, des cartes de fidélité, des tickets de caisse. La découverte la plus triste fut celle des journaux intimes.

Je prends une grande inspiration, je ne vous l'ai pas dit encore, mais peut-être qu'il est temps que je vous parle un peu plus de l'endroit où je vis.

Les volets sont pratiquement toujours fermés. Quelques rayons viennent éclairer la poussière qui flotte dans l'air. Sous d'immenses piles de papiers, il y a quelques vieux meubles, eux-mêmes saturés de prospectus, de lettres non ouvertes et de magazines. À même le sol, il y a de grandes piles de livres. La plus grande arrive à ma hanche. Hugo l'appelle Babylone ...

La table basse fait office de table à manger, de bureau et de vide-poche. Elle est en face du canapé qui m'a, plus d'une fois, servi de lit. Inaccessible, celui-ci est recouvert de vêtements, de journaux et de livres. C'est un grand bazar à peu près partout où l'on peut poser les yeux.

Aujourd'hui, je vois le désordre qui, il y a quelques heures à peine, était invisible.

Ouvrir les yeux est très douloureux. Les forces me manquent, mais je n'abandonne pas. Le flou était agréable. Quand il s'estompe, la vérité, laide et grossière, est plus nette. Elle est horrible mais palpable. Ce bordel, je ne l'avais jamais vu, mais maintenant, je le vois ! Je le sens !

Il y a beaucoup de douleur mais celle-ci est presque agréable. J'ai l'impression d'arracher mon corps, une nuée de bras s'agrippant à ma peau. Chaque main qui me lâche laisse une blessure. Ma peau écorchée est sensible. Elle me brûle. Et j'aime ça.

J'ai donc commencé à ranger, trier,
jeter, purger cet espace pour qu'il
redevienne le mien.

Sous mon lit, j'ai trouvé des dizaines de journaux intimes. J'en ai compté vingt-huit. Je les ai tous ouverts.

À la première page, il y a mon nom :
« Léoline », une date et un paragraphe. C'est tout. Vingt-huit carnets, vingt-huit noms, vingt-huit paragraphes. Enfin, plutôt vingt-huit variations d'un seul paragraphe.

En voici un exemple :
« Je n'ai pas de souvenirs de mes quinze à seize ans et j'entame dès aujourd'hui mes recherches. J'écrirai ici mes avancées. »

Souvent suivi de :
« J'ai trouvé une photo. », ou « Dans ma poche il y avait cette photo. »,
« Hugo m'a montré une photo. »,
« J'ai fait une grande avancé aujourd'hui. J'ai trouvé une photo. ».

J'en conclus que cela fait un moment que je
...

J'entends un bruit à la fenêtre. Je crois que quelqu'un a tapé à la vitre. J'ai à peine le temps de me lever que je suis plongée dans l'obscurité la plus totale. Des bruits nouveaux, impossibles à décrire semblent m'entourer. Je perds la notion de l'espace, désorientée par le vacarme. Quelque chose touche ma peau et rapidement je tape mon bras, mais ma main ne touche rien. Aussitôt que je la retire la sensation est de nouveau là. Terrifiée, je crie, je demande qui est là.

C'est alors qu'une odeur putride et grasse m'entoure et je tombe endormie. Je ne peux plus bouger mais je suis consciente. Paralysée dans mon corps, j'entends encore les bruits mais de manière plus étouffée et entrecoupée de silences. Petit à petit, les bruits se transforment, se déforment jusqu'à former des mots. Les phrases n'ont pas de sens. J'arrête de les écouter et j'essaye de me calmer.

Je me concentre sur ma respiration, je sens les battements de mon cœur. Avoir peur ne sert à rien, il me faut trouver un moyen de sortir de cette situation.





V.

Je sens autour de moi beaucoup d'agitation. Il y a toujours cette forte odeur qui rend ma condition d'autant plus désagréable. Quelqu'un ou plutôt quelque chose, commence à parler. Les sons de sa voix, si on peut appeler ça une voix, sont graves et résonnent d'un écho étrange. Ils semblent être proches et loin à la fois.

« Tu vois maintenant. »

L'obscurité s'est levée d'un seul coup. Quelle sensation ! La lumière n'est pas aveuglante, c'est plus comme si ma vue avait été activée. Cela me donne un peu l'impression d'être dans un rêve. J'arrive à voir mais je suis toujours paralysée.

« Et tu peux bouger. »

Ah ! Pratique. Je me lève d'un coup. Je ne perds pas de temps et j'essaie de m'éloigner le plus possible de ces bêtes étranges.

J'ai retrouvé la vue depuis quelques secondes et j'ai pu voir leurs silhouettes, mais trop pressée de me sauver, je n'ai pas pris le temps d'admirer mes compagnons. Par contre, je n'ai jamais perdu l'odorat, je les ai bien sentis. Horribles petits personnages.

Je me rends compte que je cours sur une route vide en campagne. Je ne sais pas comment je suis arrivée jusqu'ici, je n'ai pas senti que j'avais bougé. Je ralentis ma course, les bestioles ne semblent pas me poursuivre.

« À bientôt » me dit l'une d'elles.

De loin, on dirait un peu des sortes de gros crabes.

J'ai toujours l'impression de rêver. Bon, je suis à la campagne, il fait un peu sombre et je ne sais pas si c'est parce qu'il se fait tard ou bien si c'est parce que je suis en Belgique. Enfin, je ne suis pas sûre d'être en Belgique maintenant que j'y pense.

Mince alors, mais qu'est-ce qu'il vient de se passer. Je n'arrive toujours pas à comprendre ce que j'ai vu (et ce que j'ai humé). Le ciel est très gris et l'air bien humide, cela me donne mal aux articulations.

Comment vais-je pouvoir rentrer chez moi ? Marcher est de moins en moins une option.

Je vois un petit village, sauvée ! Une bonne âme voudra bien me donner un coup de main. Je ferai sûrement abstraction des crabes télépathiques surpuissants, ça pourrait me coûter quelques points de sympathie. Je passe devant plusieurs maisons, mais elles sont toutes vides. Les voitures sont pourtant bien garées devant chaque entrée. Je me demande si les gens qui habitent là ont été kidnappés par les crabes.

Le ciel s'assombrit de manière significative, cela confirme que c'est le soir. Les lumières sont toujours éteintes, les maisons toujours vides. Je me sens observée, j'écoute le bruit de mes pas sur les graviers. La répétition le rend mélodieux, mais mes jambes sont trop fatiguées par cette musique.

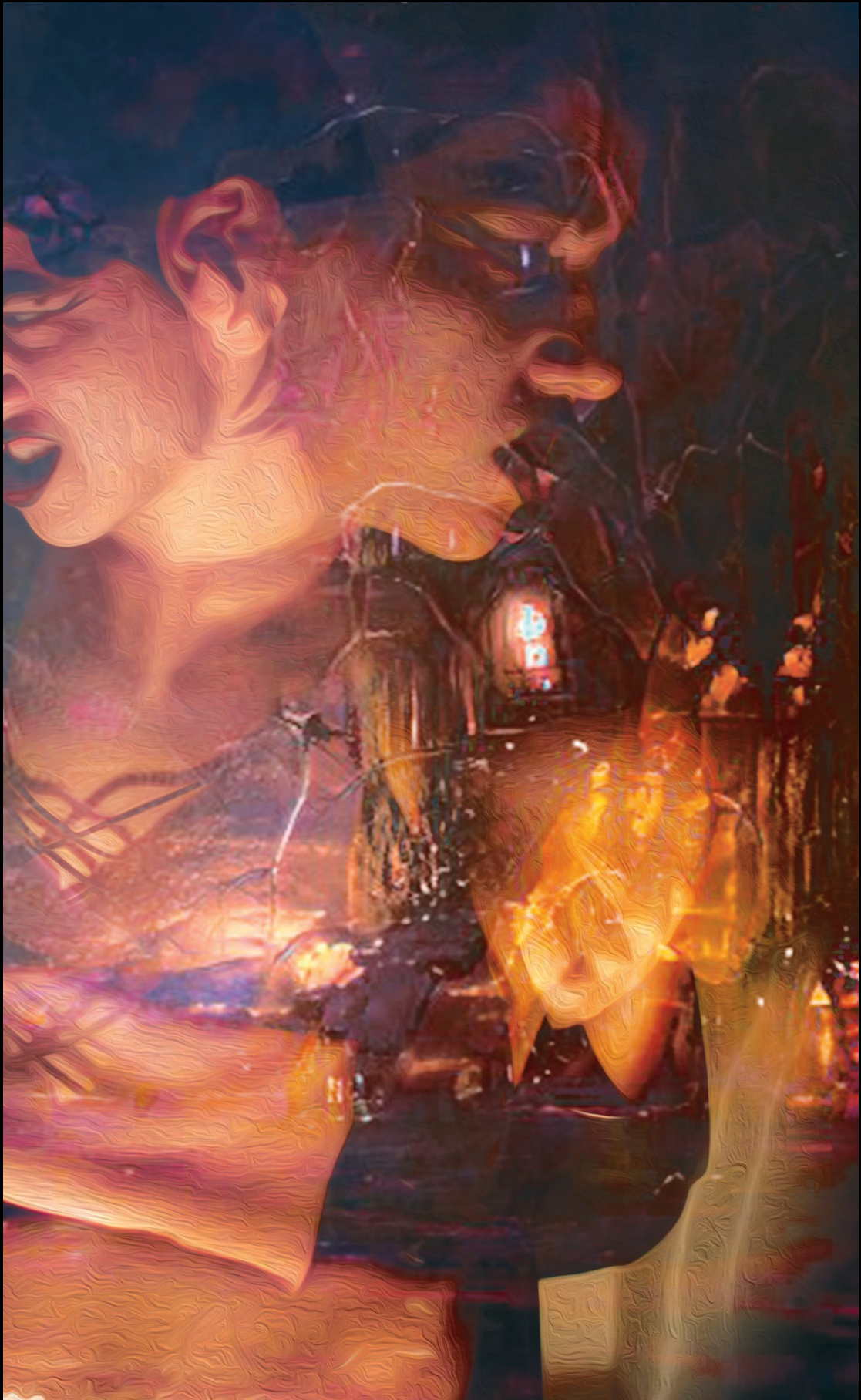
Je m'arrête devant une maison avec un jardin. Vide.

VI.

Il n'y a personne et pourtant j'ai gardé cette impression d'être observée. C'est si désagréable que ça me fait trembler. D'habitude, j'aurais peur d'entrer dans une maison vide, mais pour échapper à la sensation d'être fixée, braver cette peur ne me semble pas très dur. La porte n'est pas fermée, alors je rentre.

Je me tiens face au couloir à l'entrée, et je ferme doucement la porte derrière moi. Je n'ose pas tourner le dos à l'intérieur de cette maison. Je suis face à des escaliers, l'un mène en haut et l'autre en bas. À gauche un salon, et à droite une cuisine. Je me tiens toujours la porte collée à mon dos. La maison est silencieuse. Pas un bruit.

Je me mets à pleurer. Des larmes que je n'arrive pas à retenir s'échappent vers mon menton. Je mets la main sur ma bouche pour ne pas faire de bruit. Je pleure d'incompréhension, de fatigue, de faiblesse.



Pourquoi n'y a-t-il personne ? Pourquoi suis-je coincée dans ce cauchemar ? Personne ne viendra me sauver. Je suis seule. Je suis seule. Une minute ... je suis seule ! Je me retiens de pleurer ? Je ne fais pas de bruit ? Mais il n'y a personne ! Toute ma tristesse se transforme en colère. Mes larmes s'arrêtent net. L'injustice, le martyre, très peu pour moi. Je crie.

« BANDE D'ENCULÉS !!! VOUS ME FAITES CHIER ! JE VAIS VOUS TUER ! »

Je me mets à rire. C'est bien moi la plus terrifiante ici ! Entrer chez les gens pour les menacer de les tuer. Je ne peux m'empêcher de trouver ça drôle. Je n'ai plus peur de cette maison. Je n'ai plus peur de ceux qui m'observent.

« Regardez ! regardez-moi ! HAHA ! »

Je chantonne en me baladant dans la maison. Elle est à moi maintenant ! Je monte sur le canapé, renverse les coussins, renverse le canapé ! Je vais dans la cuisine, j'ouvre les placards, pique dans des boîtes de céréales.

« Regardez ! Vous n'en avez pas marre de regarder ? »

Je virevolte, je me regarde danser dans cette absurdité.

Un village vide ! Un kidnapping !

Du thé qui fait perdre la mémoire !
Une tasse vache ! Une seconde. Une
tasse vache, une tasse vache, une tasse
vache ? Deux secondes ! Trois secondes
! Il y a un moment de silence, je me
stoppe et je regarde une tasse vache.

« Michelette. »

Alors vous êtes peut-être un peu perdus
mais pour moi, c'est le seul moment
qui ait eu un peu de sens depuis
longtemps. Une joie immense me
traverse car je viens de me rappeler !
Depuis si longtemps que rien n'a de
sens, que tout est sans cesse nouveau.
Mais pas Michelette ! Michelette, c'est
pas nouveau, et ça, c'est nouveau ! Oh !
Je suis tellement heureuse. J'attrape la
jolie tasse avec plein d'amour.

« Tu es Michelette la tasse vache de
Paulin ! »

À ce moment, c'est comme si la cuisine avait un visage dont je comprenais enfin la forme. Tout avait sa place. Mais après cette réalisation heureuse en vînt une beaucoup plus sombre. Qu'est-il arrivé à Paulin ?

Je garde Michelette auprès de moi en inspectant la cuisine. J'ai le sentiment d'être de nouveau moi-même. Je cherche les tiroirs, les petits meubles, les placards. Je tombe sur une boîte métallique. Je l'ouvre et elle est remplie du thé.

« T'as vu ça Michelette ? »

Mes soupçons se confirment. Les crabes bizarres qui m'ont kidnappée tout à l'heure sont derrière tout ça. Je regarde par la fenêtre, il n'y a que l'obscurité mais je sais qu'ils sont là. Ils ont dû kidnapper Paulin. Je décide de fouiller un peu la maison, avec Michelette bien-sûr.

Je vais dans l'entrée et me mets face aux escaliers, je sens une odeur étrange et j'entends un bruit. Cela vient de l'escalier de droite, celui qui mène en bas. Comme il fait vraiment sombre, je tâtonne sur le mur pour trouver un interrupteur. Mes doigts s'arrêtent sur le bouton. Je prie pour qu'il fonctionne encore. J'appuie, la lumière s'allume. Je commence à descendre les marches doucement, j'ai assez mal aux jambes. Plus je descends, plus l'odeur devient forte. Je serre Michelette.

« Quelle horreur. »

Une porte se trouve en bas des
escaliers. Derrière j'entends des petits
bruits comme l'aiguille d'une horloge.

Je l'ouvre.

VII.

Un courant d'air me fouette le visage, de la poussière tombe du haut de la porte et l'odeur devient très forte. Je tousse et j'essaie de ne plus respirer. Je cache mon nez dans mon col et arrive à reprendre mon souffle. Seigneur, si vous saviez, cette odeur, elle vous prend aux tripes.

La pièce est très sombre et toujours ce petit bruit. La lumière des escaliers dans mon dos n'éclaire que sur un ou deux mètres devant moi. Le sol est en terre et est couvert de poussière. À ma gauche, je vois un petit interrupteur qui ressort du mur.

Quand je l'enclenche, une ampoule qui pendouillait au milieu du plafond s'allume et je vois ce qui se cachait dans cette pièce. Un frisson me parcourt le corps, mais mon esprit fait vite sens de ce qu'il voit. Je suis moi-même surprise de mon calme.